

# SOMMAIRE

<b>1 - REPÈRES</b> .....	7
<b>1 - CONTEXTE</b> .....	7
Le pouvoir du ministre .....	7
Les visées extérieures .....	9
Les difficultés intérieures .....	11
Le théâtre tragique en 1640 .....	12
<b>2 - PIERRE CORNEILLE (1606-1684)</b> .....	15
Les débuts littéraires .....	15
La querelle du <i>Cid</i> .....	17
Après <i>Horace</i> .....	19
Corneille juge de Corneille .....	21
<b>3 - CADRE DE L'ŒUVRE</b> .....	24
Les soubresauts tardifs d'une grave querelle .....	24
Une source affichée .....	27
Une source occultée .....	28
<b>2 - ÉTUDE DU TEXTE</b> .....	31
<b>1 - LA CONDUITE DE L'INTRIGUE</b> .....	31
L'unité des actes .....	31
Les composantes abstraites de l'intrigue .....	35
La liaison des scènes .....	36
L'unité d'action problématique .....	40
<b>2 - LE SYSTÈME DES PERSONNAGES</b> .....	43
Sabine : le goût des larmes .....	43
Camille : l'énergie de la souffrance .....	46
Curiace : la fatale synthèse .....	48
Horace : l'héroïsme douloureux .....	50
Les rivalités internes .....	53
Le vieil Horace : la tendresse domptée .....	54
Tulle : politique de la mauvaise foi .....	56
<b>3 - LE SENS DU TRAGIQUE</b> .....	58
Quelques définitions .....	58
Un espace confiné .....	61

Les prémices du destin .....	64
L'expression grammaticale de l'impuissance .....	67
<b>3 - THÈMES .....</b>	<b>71</b>
<b>1 - UNE GUERRE FRATRICIDE .....</b>	<b>71</b>
La fondation d'Albe .....	71
La fondation de Rome .....	73
La guerre vue par Sabine .....	75
La guerre vue par le dictateur albain .....	77
Le paradigme culturel .....	79
Le crime d'une cité .....	82
<b>2 - PENSER L'HISTOIRE .....</b>	<b>85</b>
Fonctions de l'Histoire selon Corneille .....	85
Exigences de l'Histoire selon Corneille .....	86
Le passé au prisme du présent .....	89
Histoire ou légende? .....	89
Le point de vue des historiens .....	93
<b>3 - LE HÉROS: TRIOMPHE ET DÉCHÉANCE .....</b>	<b>96</b>
L'inflexion épique .....	96
L'accusation de barbarie .....	100
Le haut et le bas .....	103
La continuité dans l'exception .....	106
<b>4 - ÉCHOS ET CORRESPONDANCES .....</b>	<b>109</b>
<b>1 - PROMENADE CORNÉLIENNE</b>	
<b>EN ROME ANTIQUE .....</b>	<b>109</b>
<i>Pompée</i> (1643): l'orgueil d'une nation .....	110
<i>Nicomède</i> (1651): prosopopée* de la Ville .....	111
<i>Sertorius</i> (1662): les murs et l'esprit .....	112
<i>Sophonisbe</i> (1663): la loi des armes .....	113
<i>Attila</i> (1667): d'un Empire à l'autre .....	114
<b>2 - REGARDS CROISÉS SUR LE MEURTRE</b>	
<b>DE CAMILLE .....</b>	<b>116</b>
Gustave Lanson: une lecture cartésienne .....	117
Louis Herland: psychanalyse du héros .....	118
Serge Doubrovsky: le triomphe de Camille .....	119
André Stegmann: la part du divin .....	121
<b>5 - ANNEXES .....</b>	<b>123</b>
<b>1 - LEXIQUE DES TERMES TECHNIQUES .....</b>	<b>123</b>
<b>2 - BIBLIOGRAPHIE .....</b>	<b>125</b>

# I REPÈRES

## 1 - CONTEXTE

### ■ Le pouvoir du ministre

Louis XIII et son principal ministre d'État, le cardinal de Richelieu, constituent aux yeux de la postérité un couple politique indissociable. On peine à imaginer l'un sans l'autre : leur union est même si intime que, symboliquement, ils devaient mourir quasi simultanément (4 décembre 1642, 14 mai 1643). En 1640, tout-puissant est Richelieu. À la tête d'une immense fortune personnelle, entouré d'un dense réseau d'amis personnels et de parents placés par ses soins aux postes importants, fidèlement servi par d'innombrables espions qui lui donnent des airs d'Argus vigilant, il dirige le pays d'une main de fer. Il a beau jeu, il est vrai. Dix ans plus tôt, le 10 novembre 1630, il a vu son autorité personnelle triomphalement et définitivement confirmée au cours d'une « Journée des Dupes » restée célèbre : face aux critiques virulentes de la reine mère Marie de Médicis, qui, après l'avoir longtemps protégé, lui reproche son pouvoir exorbitant sur le roi, on voit l'imposant cardinal fléchir le jarret, courber l'échine, s'avouer vaincu... Mais quelques heures plus tard, il

reconquiert la pleine confiance du roi, et désormais son pouvoir est sans limites : la reine mère est évincée, les adversaires progressivement écartés, et les amorces de rébellion sporadiques réprimées avec une inflexible sévérité. Car en cette décennie la vie politique est des plus troublées : et le propre frère du roi, Gaston d'Orléans, n'est pas le dernier des agitateurs, avec sa singulière propension à tâter du complot... Son pouvoir, Richelieu le tire aussi pour partie d'une propagande habile, qui lui permet de peser sur les esprits comme sur les lois ou les carrières : il livre ses propres informations, qu'on devine orientées, par le biais d'un journal qui lui est tout acquis, *La Gazette* de Théophraste Renaudot, et sait mettre les hommes de lettres à son service, notamment par l'intermédiaire de la « Compagnie des Cinq Auteurs » dont Corneille fut membre. C'est ainsi, en particulier, qu'il fonde en 1635 l'Académie française, constituée de quarante membres, et censée régenter la langue et la littérature françaises avec une autorité suprême. Elle a pour mission officielle de rédiger un dictionnaire (il ne viendra qu'en 1694), une grammaire (publiée... en 1932!), une poétique et une rhétorique (on les attend toujours). Dédicataire d'*Horace*, Richelieu pouvait espérer de Corneille quelque flagorneuse soumission : il obtient une subtile ironie\*, d'autant plus venimeuse qu'elle est plus dissimulée. « Après tant de bienfaits que j'ai reçus [de Votre Éminence] », écrit notamment le dramaturge à celui qu'il tient pour responsable des agressions subies lors de la querelle du *Cid* : on goûtera l'art de la pique sous les velours du compliment officiel. Au demeurant, Corneille, même au moment de la mort du cardinal, devait conserver à son égard une tenace froideur, voire de la rancœur. On connaît la cinquante épitaphe qu'il rédige pour l'occasion :

« Il m'a fait trop de bien pour en dire du mal,  
Il m'a fait trop de mal pour en dire du bien. »

## ■ Les visées extérieures

La politique extérieure de Richelieu se caractérise par une forte ambition et un interventionnisme déclaré : dans son esprit, où l'intérêt de l'État reste le maître mot en toutes circonstances, le royaume de France doit faire rayonner sa puissance pour dominer largement l'Europe. Il faut, surtout, s'opposer à l'éventualité redoutable d'une alliance des Habsbourg, cette famille qui fournit à l'Allemagne son empereur et à l'Espagne son roi, entourant ainsi la France d'une menace virtuelle permanente. L'Espagne, surtout, inquiète, ne fût-ce que par la maîtrise qu'elle a des Pays-Bas. Longtemps, la rivalité reste « couverte » : en 1635, la guerre se fait « ouverte », et pour de longues années (jusqu'en 1648). Las ! le conflit s'engage bien mal : le 15 août 1636, la ville de Corbie, assiégée par les Espagnols, capitule, semant la terreur dans la capitale, où l'on croit déjà entendre le pas des soldats. Mais trois mois plus tard, la ville est reprise, et à partir de 1639, le vent semble tourner, les victoires françaises se succédant de plus en plus nettement, pour culminer sur la prise d'Arras (9 août 1640). Il reste que pour de nombreux sujets, et particulièrement les tenants d'un « parti dévot » aux frontières mal définies, une guerre entre la France et l'Espagne est dramatique, traumatisante et contre nature, car foncièrement fratricide : ce sont deux grandes puissances *catholiques* qui s'affrontent, quand « l'hérésie » est encore si présente sur le continent ! On voit sans peine les affinités qui unissent cet arrière-plan historique et la teneur de l'intrigue d'*Horace*, affinités que Georges Couton a soin de rappeler dans son édition : pièce de guerre jouée sur fond de guerre, la tragédie semble transposer symboliquement